

TRAFIC DE DROGUES ET CAPITALISME

La Philosophie en commun

Collection dirigée par Stéphane Douailler,

Jacques Poulain, Patrice Vermeren

Nourrie trop exclusivement par la vie solitaire de la pensée, l'exercice de la réflexion a souvent voué les philosophes à un individualisme forcené, renforcé par le culte de l'écriture. Les querelles engendrées par l'adulation de l'originalité y ont trop aisément supplanté tout débat politique théorique.

Notre siècle a découvert l'enracinement de la pensée dans le langage. S'invalidait et tombait du même coup en désuétude cet étrange usage du jugement où le désir de tout soumettre à la critique du vrai y soustrayait royalement ses propres résultats. Condamnées également à l'éclatement, les diverses traditions philosophiques se voyaient contraintes de franchir les frontières de langue et de culture qui les enserraient encore. La crise des fondements scientifiques, la falsification des divers régimes politiques, la neutralisation des sciences humaines et l'explosion technologique ont fait apparaître de leur côté leurs faillites, induisant à reporter leurs espoirs sur la philosophie, autorisant à attendre du partage critique de la vérité jusqu'à la satisfaction des exigences sociales de justice et de liberté. Le débat critique se reconnaissait être une forme de vie.

Ce bouleversement en profondeur de la culture a ramené les philosophes à la pratique orale de l'argumentation, faisant surgir des institutions comme l'École de Korcula (Yougoslavie), le Collège de Philosophie (Paris) ou l'Institut de Philosophie (Madrid). L'objectif de cette collection est de rendre accessibles les fruits de ce partage en commun du jugement de vérité. Il est d'affronter et de surmonter ce qui, dans la crise de civilisation que nous vivons tous, dérive de la dénégation et du refoulement de ce partage du jugement.

Dernières parutions

Bruno BESANA et Oliver FELTHAM (directeurs), *Écrits autour de la pensée d'Alain Badiou*, 2006

Jean-Claude BOURDIN (Sous la direction de), *Les Lumières et l'idéalisme allemand*, 2006.

Jean-Edouard ANDRE, *Heidegger et la politique*, 2006.

Shirani TAKASHI, *Deleuze et une philosophie de l'immanence*, 2006.

Gabriel NARDACCHIONE, *Contester en infériorité en Argentine*, 2006.

Béatrice HAN (KIA-KI), *Lignes d'errances*, 2006.

ELIANA HERRERA-VEGA

TRAFIC DE DROGUES ET CAPITALISME
UN PARADOXE CONTEMPORAIN

L'Harmattan

5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

FRANCE

L'Harmattan Hongrie

Könyvesbolt
Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest

Espace L'Harmattan Kinshasa

Fac. des Sc. Sociales, Pol et Adm. ;
BP243, KIN XI
Université de Kinshasa - RDC

L'Harmattan Italia

Via Degli Artisti, 15
10124 Torino
ITALIE

L'Harmattan Burkina Faso

1200 logements villa 96
12B2260
Ouagadougou 12

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

© L'Harmattan, 2006
ISBN : 2-296-02347-9
EAN : 978-2-296-02347-5
9782296023475

REMERCIEMENTS

Je voudrais exprimer toute ma gratitude à Jacques Poulain, Josiane Boulad-Ayoub, Jacques Rancière, Lukas Sosoe, Zouzi-Chebbi. Ils ont éclairé avec la lumière de leur solidarité mon cheminement. Je remercie aussi mes origines :

Escribo con la pluma que fue de mi papá, que a él le regalo mi abuelo. Nuestra sangre es más espesa que la tinta. Nada que no se repita. Nada mío que antes no haya sido suyo. Héme aquí, apoyada en la raíz antigua, tengo hojas y frutos adelante

Ce livre est dédié à Alberto Alvarez, et à mes filles Laetitia et Valéria-Aluna en espérant que nous aurons contribué, ne serait-ce que minimalement, à éclaircir les causes profondes du drame de la nation d'origine de leurs parents : la Colombie, et à établir des clés pour que cette tragédie ne se répète nulle part ailleurs. Qu'*Aluma* inspire leurs vies et éclaire leur futur.

AVANT-PROPOS

La nébuleuse spirale est énorme. Son centre luit avec les douleurs d'un passé très dense, son poids est accablant, son noyau est dur et solide, forgé dans l'amalgame de plusieurs métaux dont le nom est inconnu. L'image est très claire : il s'agit d'un déploiement de la Spirale. Au fur et à mesure qu'elle s'étale, sa substance s'amincit, son entité se fait plus légère, elle se confond avec le liquide dans lequel elle plonge, ce liquide indéfini et matriciel des futurs indéfinis.

Elle, dans son extrémité, se confond avec le Monde. Sauf que la fin, la limite du corps de la spirale n'est pas univoque. Sa forme nous fait penser à l'Hydre monstrueuse, dont les têtes crachent les malheurs, et dont l'unique fait en commun est leur appartenance à un seul corps. La limite du corps de la Spirale est scindée en des systèmes sociaux bien distincts, et dont la discordance ne fait qu'ajouter de la complexité à l'image.

Nous parlons, bien sûr, du capitalisme, de son mouvement contemporain, de ses enjeux et de ses fractures. Nous parlons de son origine dense, de son passé forgé au feu dans la fonte de la modernité, du lourd poids de l'histoire européenne qui le précède, de la capacité de ce noyau dense à se déployer dans un mouvement sans fin, vers la périphérie, vers l'incommensurabilité incarnée par l'ordre des mondes traditionnels. Nous parlons de la dureté de ce noyau, de sa logique imparable et inhumaine, des ressorts que nous penserions animaux mais qui relèvent plus de l'ordre des machines.

Nous parlons aussi de son côté clair, celui d'un homme qui voudrait se libérer des absolutismes politiques, qui se voudrait égal aux puissants, qui semblerait venir à bout des iniquités en tout genre. Le rêve d'un homme semblable à ses congénères, protestant au nom de l'individu et de ses libertés contre les oppressions incarnées par la tradition et l'obéissance sourde.

Mais aussi, de son côté obscur : nous parlons encore des mélanges, de la mixité douloureuse des apprentissages issus de la douleur des coups de fouet, de l'incongruité d'une douleur qui ne finit pas parce que le mouvement de déploiement est toujours en train de s'accomplir, surcroît perpétuel et contradictoirement sourd par rapport aux hommes. De la liberté confuse avec la consommation. Au lieu de têtes, des queues issues de la même matrice moderne affilées et tranchantes, des systèmes rendus autonomes, dont les règles internes réduisent la complexité du monde en même temps qu'elles réduisent la complexité de l'âme. Nous parlons d'un cauchemar, d'une vision dantesque qui est néanmoins vulgarisée par sa quotidienneté, anesthésiée à l'aide de plusieurs moyens raffinés.

Ceci nous oblige à parler aussi des temporalités et des trajectoires. D'abord, celle d'un point unique – la perspective moderne – qui se voulait contenant du tout, point du départ d'une lignée vers le futur heureux. Après, celle de l'extension étouffante de ce point unique. Extension dans la création d'un paradigme de civilisation et de conscience, extension ainsi vers les côtés, extension vers les éléments parallèles d'un monde qui continuait son chemin, dans la rencontre avec le sauvage dans les projets de modernisation.

Extension contradictoire vers le passé, en claire et nette régression : la critique d'une soi-disant postmodernité, côté négatif dans une logique binaire, critique qui, tel un serpent qui avale sa queue, puis son corps, et finalement sa tête – son cerveau – se relance vers l'avant, vers le futur, ou mieux, vers un point de non-retour, vers l'irréversibilité pure, vers l'accablante certitude des limites écologiques mettant fin aux manèges et agencements de la Spirale, mettant fin aussi à la possibilité de vie sur terre.

Un désir profond de comprendre se trouve à la base de notre projet. Nous voulons la comprendre, cette spirale dont l'image nous excuse, dans un premier moment, de la conceptualisation désirée.

Néanmoins, nous ne pouvons pas prétendre à une analyse de tout le panorama esquissé dans l'image de la spirale en déploiement. La complexité de l'univers, la difficulté de la tâche en

sont les raisons. Mais nous sommes en mesure de nous attaquer à un front qui, étant déjà copieux et fortement nuancé, croyons-nous, incarne et reflète les contradictions et les mouvements de la nébuleuse spirale.

INTRODUCTION

Notre réflexion débute par une hypothèse de recherche qui, au départ, se présente à nous comme une intuition. Il s'agit de la relation existante entre deux thèmes. Le grand thème, posé comme la toile de fond, comme une atmosphère, est le capitalisme. Le petit thème, celui que nous aborderons en profondeur, est le « trafic de drogues ». Notre intuition suppose qu'il répond aux commandements d'une trajectoire similaire, ses méandres sont aussi ses développements. Ses contradictions miment les contradictions du grand remous capitaliste, et il suit les mêmes divergences temporelles. Nous ne voulons pas signifier qu'il s'agit de deux phénomènes identiques. Leur portée est très différente, leur qualité présente des particularités importantes.

Quel est leur rapport ? S'agit-il de phénomènes jumeaux, dont on peut prédire la parenté, la similitude ? Au moment initial, la seule vraisemblance de notre *a priori* est la constatation d'une coexistence. Un rapide parcours de l'histoire du monde montre un usage plus ou moins étendu d'une énorme variété de drogues sur la planète, depuis les temps plus antiques. Chaque épisode a ses particularités, mais dans aucun des cas il n'est question d'une activité organisée autour de l'obtention de profit et de plus-value à l'échelle transnationale. L'épisode anticipant quelques-uns des traits contemporains se trouve déjà dans le capitalisme, lors du mercantilisme avec la Guerre de l'Opium menée par l'Angleterre contre la Chine. Mais il ne semble pas que le « trafic de drogues » comme tel ait existé avant le développement du capitalisme. Hors du capitalisme, il y a eu et il y a encore des usages plus ou moins institutionnalisés des drogues, mais point de commerce organisé dans le cadre d'une interdiction dont l'étendue est planétaire. Ce constat peut bien assurément, faire l'objet de réfutations et de critiques. Mais nous développerons en profondeur, dans le

premier chapitre, une argumentation tendant à démontrer la vraisemblance de notre postulat.

Si le capitalisme se trouve être véritablement imbriqué avec l'essor du « trafic de drogues », il faut encore établir leur parenté. Quelle serait la nature de leurs rapports ? Mais aussi, par rapport à la perspective épistémologique, quelles seraient les conséquences d'une telle démarche ? Ces deux questions relèvent de deux registres bien différents. L'un est factuel, l'autre est épistémologique. Ainsi, nous explorerons sur le plan des faits, la ressemblance, la dissimilarité, les imbrications, tout en assumant que notre priorité vise le « trafic de drogues » en perspective sur le capitalisme, ce dernier considéré comme environnement contenant les conditions préalablement nécessaires à la naissance dudit trafic. L'autre registre vise surtout les considérations entraînées par le choix de notre perspective. Par exemple : est-ce que le « trafic de drogues » est un reflet du capitalisme, l'environnant à la façon dont une goutte d'eau est un microcosme contenant les traits de tout un océan ? Et ensuite, est-ce que les courants, la mouvance des éléments de la goutte suivent les mêmes flux existant dans le grand océan ? Car il faut aussi considérer le mouvement. Ni le capitalisme ni le « trafic de drogues » ne sont des phénomènes figés, ils sont au contraire en constante progression et changement. Comment pouvons-nous envisager l'analyse de ce mouvement ? Ainsi le « trafic de drogues », comme petit thème, présenterait un rapport multiple avec le grand thème du capitalisme. En vue de cette complexité, il se présente à nous comme terrain d'imbrication de problématiques diverses et de juxtaposition des pratiques sociales. Il se fait alors l'objet direct de la démarche, il mérite l'effort éclaircissant et prétend justifier une analyse en soi, il se présente à nous comme un petit grand thème, fort de complexité et de richesse. En ce sens, le « trafic de drogues » se situe comme un point carrefour, un lieu inédit tant par ses conséquences sur la vie collective comme sur la gestion des possibilités personnelles, en ce qui a trait aux libertés civiles et aux droits de l'individu.

Une deuxième partie de notre approche voudrait donner un aperçu du contexte global. Ainsi, en photographie, dans le rituel quasi alchimique de faire des impressions sur du papier, on utilise des révélateurs. En paraphrasant le simili du révélateur, nous essaierons en un second temps d'utiliser le potentiel symptomatique du « trafic de drogues » pour comprendre, pour figer dans une image, certains aspects de la mouvance du capitalisme contemporain. Nous prétendons ainsi produire une dissection du « trafic de drogues », utilisable comme repère de la mouvance globale.

Chaque étendue temporelle peut être caractérisée par sa différence par rapport au passé, qui permet aussi d'appivoiser la complexité du futur. Dans notre analyse, nous proposons une sélection de quelques grandes caractéristiques présentes dans notre étendue temporelle. Cette sélection nous facilite la gestion d'un univers complexe dans lequel tout se mêle, tout a rapport avec tout, mais dans lequel il est néanmoins possible de déterminer des composantes à vocation définie.

Nous ne pouvons pas avancer sans faire quelques précisions, concernant les caractéristiques. La fin du XX^e siècle peut être caractérisée par la prévalence des traits de la mondialisation. Notre thèse traite ces catégories en tant que caractéristiques dominant l'ensemble du mouvement. Nous pouvons dire que le capitalisme assume des formes et que ces dernières ne sont pas nécessaires dans le sens d'une fatalité, mais qu'elles sont explicables par la concaténation de circonstances dans le passé plus proche et l'avènement de découvertes précises sur le plan technico-économique. Ce point est d'importance capitale parce que l'analyse ne comprend pas l'ensemble qui retombe sous le nom de la mondialisation. L'analyse déchiffre le fait « trafic de drogues », en le comprenant comme une manifestation du capitalisme, et le situe dans un moment contemporain dans lequel le trait prévalant dans la trajectoire est celui de l'amplification, en amont et en aval, des rapports de communication et des échanges sur l'ensemble de la planète.

Mais auparavant, il faut établir que toute sélection faite par celui qui observe compte sur un horizon qui n'est autre que

celui fixé par le lieu même de la perspective de celui qui observe. Nous reprenons alors les paroles de Morin :

[...] pourquoi parler de moi ? N'est-il pas décent, normal, sérieux que, lorsqu'il s'agit de science de connaissance, de pensée, l'auteur s'efface derrière son œuvre et s'évanouisse dans un discours devenu impersonnel ? Nous devons au contraire savoir que c'est là que triomphe la comédie. Le sujet qui disparaît dans son discours s'installe en fait à la Tour de Contrôle. En feignant de laisser place au soleil copernicien, il reconstruit un système de Ptolémée dont son esprit est le centre¹.

Oui, avec Morin, nous croyons au besoin de rejeter la prétendue neutralité du sujet observateur dans le cadre des sciences exactes par lequel débute les analyses depuis le lieu inexistant occupé par le démon de Laplace. Nous sommes tous, et chacun d'entre nous, situés, précédés par une histoire qui configure nos futurs possibles. Elle nous appartient : comme le lieu de notre naissance, comme la langue que nous avons apprise, comme les expériences et les détours de notre histoire de vie, qui ensemble, éclairent nos fenêtres et nos clôtures. Nous sommes incarnés, et cette condition partagée par tous nous définit dans l'incertitude : il n'y a pas de place privilégiée pour l'analyse, tout comme il n'y a point de repères fixes, autres que celles que nous construisons au fur et à mesure de nos cheminements. Nous sommes humains et cette condition nous voue à l'incertitude, mais d'une façon plus certaine, à l'ouverture par rapport au monde.

Force est de le constater, dans notre cas personnel, notre regard est enchaîné par la douleur. Elle conditionne notre perspective et la façon dans sa singularité. Ceci implique des désavantages, mais aussi des avantages, présents dans chaque sélection, inhérents à l'incapacité humaine de comprendre toutes les perspectives possibles. Notre douleur est intimement liée à ce qui nous permet de voir le capitalisme comme une grande Spirale. Le « trafic de drogues » est un phénomène qui

¹ MORIN Edgar, *La méthode, La nature de la nature*, Paris, Editions du Seuil, 1977, p. 24.

frappe et continue de façonner encore les destins collectifs et individuels. Il agit sur le monde, il produit des effets, et nous pouvons l'observer dans ses effets directs, ou nous pouvons choisir – le seul privilège du regard – de le comprendre comme une sorte de révélateur des tendances et des configurations particulières du présent. Il représente l'extrême absurdité et en même temps, le déroulement d'une certaine logique poussée vers ses limites ; il démontre la rigueur des règles et leur turpitude par rapport aux hommes. Il dénude l'extrême fragilité des sujets, leurs faiblesses, et pose en avant la question des problèmes éthiques liés au libre arbitre, et la possibilité même de la notion d'un bien commun. Dans le « trafic de drogues » – agissant comme révélateur – se montrent les mille et un visages de la spirale en déploiement.

Dans le même registre, nous acceptons d'avance la validité de la prémisse selon laquelle il est impossible d'atteindre une vérité ultime ayant vocation à être partagée par un univers d'observateurs situés tous dans leur propre perspective. Et la conséquence qu'on peut en dériver est celle du rejet d'une communauté de sens instaurée par les auditeurs, tenant lieu de passoire conceptuelle, et soumettant à son crible – le crible de la communauté de sens, du partage des significations et de l'accord sur la vérité – les propos émis. La validation par une communauté de sens, ayant recours à l'utilisation de pratiques discursives, n'aurait pas la capacité de produire la vérité vraie, mais de construire des accords relevant plutôt des fonctions compatibles avec la systémique communautaire en question. Cette lecture, issue de la théorie de systèmes, comprend la quête de sens commun en tant qu'impératif fonctionnellement valable pour les besoins de la communauté, mais inconsistant par rapport au besoin de vérité en soi. Ainsi, les thèses communes, partagées par la communauté sont l'expression d'une nécessité du sous-système en question. Mais leur rapport avec la vérité, au sens d'une correspondance entre les faits et les théories, reste assez discutable. En dehors du besoin systémique, hors des circuits sociétaux intéressés à la production d'un consensus, nous prétendons plutôt produire, dans le concert des voix qui sont déjà présentes dans l'univers théorique, une voix, la nôtre,

qui ne se pose pas pour autant comme plus valide que celles qui sont présentes.

Mais quelle sera alors l'ambition de notre propos ? Serions-nous dans le sillage de cette perspective acceptant la validité de tout discours ? Sinon, quelles sont les conditions de validité concernant les propos émis ? Et dans le même registre, quelles seraient les conséquences du renoncement à la quête d'une vérité finale par rapport à la notion de sujet connaissant ? Disparaît-il – ce sujet privilégié, incarnant la nature humaine – de l'horizon des questionnements possibles ? Si nous acceptons les conséquences finales de la théorie de systèmes à la façon dont elle est développée par Niklas Luhmann, (Luhmann, 1998) ce qui reste possible est seulement la lecture pour ainsi dire, assujettie par rapport au contexte de son lieu de production. Il s'opère une mort du sujet tel que nous l'avons compris, et une renaissance incarnée dans le lieu d'une problématique nouvelle, d'abord en tant que système psychique, et ensuite, par rapport aux systèmes sociaux, en tant qu'observateur de deuxième niveau. Mais, que faire alors de la problématique que le « trafic de drogues » soulève pour les droits de l'individu, pour les libertés civiles et concrètement, pour le libre arbitre ?

ORGANISATION DU TRAVAIL

Notre postulat est alors celui de l'expansion tendant vers l'infini du capitalisme contemporain. Notre méthode consiste à prendre un fait de la réalité qui incarne les mouvements du capitalisme, ses incongruités, ses mélanges avec ordres divers provenant des mondes non capitalistes.

Décrivons maintenant les paliers de notre recherche dont le sujet est le « trafic de drogues ». Nous utilisons le « trafic de drogues » pour chercher à déterminer les traits de notre société planétaire. Il y a alors deux sujets. L'un explicite, le « trafic de drogues », l'autre implicite, les flux et les tendances de la société contemporaine, signée par le trait de la globalisation, autant économique que culturelle, politique, technologique. Le « trafic de drogues » apparaît comme un sujet carrefour dans lequel s'exhibent les faces multiples de la société contemporaine.

1. Envergure et limites de la recherche

Nous reprenons à notre compte la quête de la philosophie sociale qui s'enquiert des raisons des faits affectant la vie des hommes, dans un questionnement transcendant les avatars résultant du développement actuel de la société. Il convient à la philosophie de s'enquérir des logiques – autant historiques que fonctionnelles – sous-jacentes aux fractures et aux failles présentes dans la structure du social. Un grand projet fédérateur s'impose : la philosophie sociale se doit de répondre au défi instauré par le développement matériel de la société, tout d'abord en admettant son existence, et ensuite, analysant comment et de quelle façon ce développement pose de conditions nouvelles à la vie humaine.

Ce projet inspire notre recherche. Nous nous limitons à aborder dans le « trafic de drogues », un sujet multiforme, dont

l'ubiquité dérouté les efforts plus consciencieux développés dans l'optique des savoirs spécialisés. Nous rencontrons ainsi d'excellentes études dans le domaine médical sur les effets de la consommation chez les usagers de drogues, tout comme un vaste recensement des substances psycho-actives en disponibilité, et leurs effets autant sur la biochimie du cerveau que sur la conduite des usagers. Nous nous distinguons aussi d'études savantes sur la géopolitique des drogues, et sur les détails des rapports de force qui se produisent à l'occasion du « trafic de drogues ». Aussi, il y a de très bonnes études concernant les aspects économiques du « trafic de drogues » et ainsi successivement, selon que le regard spécialisé cible l'une ou l'autre des nombreuses facettes exhibées par le phénomène.

Mais il n'existe pas, à l'heure actuelle, une perspective en mesure d'offrir une vue de l'ensemble, ou d'expliquer les rapports entretenus à un niveau structurel entre le phénomène et la société contemporaine. Nous croyons que tel est l'état de la question, et nous aventurons une hypothèse : il n'y a pas de vue d'ensemble parce que les savoirs sont produits de façon rigide selon les modes de production de la connaissance et du savoir correspondant à autant de plans sociaux scindés. En conséquence, nous nous séparons d'emblée du cadre de production du savoir dans la spécialisation des savoirs. L'ubiquité des symptômes et des thèmes autour du « trafic de drogues » constitue la première piste réaffirmant un besoin d'intégration. Nous croyons que l'analyse faite dans les clôtures d'une discipline concrète délimite d'avance l'objet et encadre de façon plus ou moins rigide les perspectives et les méthodologies utilisées dans le but de la compréhension. Ou pire encore, ce choix initial cible d'avance un but ultime de gestion, empêchant l'analyse approfondie des causes et des raisons sous-jacentes autant à la parution du phénomène qu'à sa problématisation, comme c'est le cas du débat actuel concernant la légalisation ou la manutention de la prohibition des drogues, débat qui dans les deux cas mentionnés vise la gestion des effets des drogues au détriment de la compréhension du rôle qu'elles jouent dans nos sociétés.

Ce rejet de spécialisation constitue un choix autant méthodologique que matériel définissant des limites nettes à notre recherche. Il ne s'agit pas de l'enquête approfondie sur les substances psycho-actives ni sur les effets de leur usage sur le corps humain. Il ne s'agit pas non plus d'une analyse d'une seule des facettes exhibées par le problème, comme c'est le cas des études entreprises dans le cadre des disciplines de gestion correspondant aux systèmes sociaux respectifs. Notre objet est brouillé par les interactions entre les plans sociaux, par les interactions entre niveaux divers, par les sauts nécessaires entre les faits historiques et les théorisations. Nous ne prétendons pas alors atteindre au niveau ultime d'approfondissement. Nous aspirons, de façon plus modeste, à dépeindre les conditions actuelles des rapports entre la production systémique et les hommes, autour du « trafic de drogues ».

Notre démarche est constructiviste : nous puisons nos emprunts à l'histoire, dans l'anthropologie, dans la sociologie ou dans la science politique. Nous regardons les drogues comme un phénomène permanent, accompagnant depuis toujours les groupes humains, mais dont la problématisation actuelle se présente de façon catégoriquement contingente. La perception des drogues comme problème a alors un commencement et un développement, que nous comprenons en rapport avec le choix du développement des sociétés qui en font la problématisation. En ce sens, le travail propose une optique autre pour la considération des drogues, et avec cette optique, une revalidation de l'ensemble des sémantiques et contenus accompagnant la constitution du problème. Il s'agit de voir les drogues comme problème depuis une perspective hybride, considérant la spécificité de leur occurrence en connexion avec la société qui leur donne naissance : société moderne, organisée selon le mode capitaliste, dans les conditions du contemporain.

2. La structure du travail

La recherche se compose de cinq chapitres, et finit avec un chapitre de conclusions.

Le premier chapitre, introductif, s'attache aux rapports entre complexité et modèles de gestion, selon qu'il s'agit de sociétés modernes ou de sociétés traditionnelles. Les critères pour la comparaison entre ces divers types de sociétés se présentent sous deux perspectives divergentes : dans le *mainstream* des productions théoriques et des significations de la modernité, ou à contre-courant, rassemblant les productions faites dans le versant critique de la modernité ou à partir des sémantiques qui lui sont étrangères.

Dans le *mainstream*, le paradigme répond à l'impératif dernier de trouver, dans le social, un ensemble de lois s'appliquant à la vie, de la même façon qu'il y a des lois déterminant le monde naturel.

Selon la perspective critique, celle du contre-courant, il y aurait de fragilités de fond sous-jacent l'ambition moderne. Alors, la perspective moderne est culturelle et géographiquement située et donne une prééminence non méritée à la perspective des individus. Le contre-courant critique répond à la supériorité proclamée de la civilisation moderne en proposant une analyse sur deux fronts en parallèle : d'abord, celui qui rend compte des conséquences écologiques des agissements humains sur le système terre, et qui constate le risque de développements indésirables pour l'ensemble de la vie sur la planète. Ensuite, un deuxième front cible les opérations internes du mode de gestion de la complexité choisi par l'Occident, et les contradictions évidentes tout comme les problèmes de gestion qui en dérivent, et qui prennent la forme de paradoxes.

Notre travail se situe dans le deuxième front critique de la modernité que nous venons de décrire. Notre démarche prend appui sur la perspective hybride. Alors, depuis l'Occident, mais profitant de notre condition limitrophe, nous partons de la constatation de formes diverses de gestion du complexe. Notre objet est alors celui des paradoxes et des contradictions comportées par le phénomène « trafic de drogues ».

Le deuxième chapitre se limite à faire le constat d'existence d'agencements et d'intronisations présentes dans la société moderne, et dont les hommes font l'expérience. Nous les

analysons à partir des perspectives du structuralisme fonctionnel et du système-monde.

Le troisième chapitre est sous-divisé en deux sections. La première s'occupe des traits plus généraux de la société-monde, qui sont mis en contraste avec les caractéristiques du local, de la société colombienne et de son histoire. La deuxième section s'occupe de la spécificité de l'essor du « trafic de drogues » dans le cas colombien, spécificité qui est établie par le biais de la distinction entre l'usage de drogues dans la société traditionnelle amérindienne et la société contemporaine, capitaliste et moderne.

Dans le quatrième chapitre, nous nous penchons sur les deux pôles de production du « trafic de drogues ». Deux courants majeurs, deux axes structuraux, vont constituer par leur rencontre la genèse du « trafic de drogues ». Il s'agit du pôle de la subjectivité et, avec lui, le pôle des productions machinales issues des domaines thématiques définis par les systèmes sociaux. La subjectivité se présente avec des difficultés d'observation dont nous faisons une courte récapitulation, pour faire ensuite référence aux modalités de conception et de perception du subjectif, toujours dans le cadre de la société occidentale. L'argument débouche sur la question de la concrétisation de la subjectivité, et la question de savoir comment, à l'occasion du « trafic de drogues », cette matérialisation se joue dans la distinction inclusion-exclusion.

L'analyse considère alors deux plans bien distincts : celui de la subjectivité et celui de la production systémique. Dans le « trafic de drogues », les deux plans sont mis en rapport autour de la pratique effective de l'exclusion, autant systémique que subjective. La présence des deux plans exige ensuite des fondements explicatifs des théories respectives : d'un côté, les apports de la théorie de systèmes, de l'autre, les contributions de la subjectivité du problème, imbriquée avec les conditions de l'individuation², selon que cette dernière se produit au centre ou à la périphérie du système-monde.

² Par individuation nous comprenons le processus de formation de l'individu contemporain.

Par la suite nous reprenons l'analyse du concret. Le cas colombien est compris ici dans ses particularités, et nous réitérons la fragilité de l'État-Nation, tout comme l'existence d'une élite locale profitant de sa situation charnière par rapport à l'insertion du pays au système-monde. Nous soulignons aussi les effets indésirables du clientélisme dans la pratique des partis politiques, et les méfaits de la modernisation comprise comme recette, avec l'ajout des conditions particulières de la production économique locale et son assujettissement aux dictats autant colonialistes que systémiques depuis le centre du système-monde. L'ensemble de ces conditions facilitent l'essor du « trafic de drogues » à partir de la décennie des années soixantedix. L'histoire du développement du « trafic de drogues » en Colombie correspond alors à l'insertion des drogues dans l'économie colombienne, enchâssement qui à son tour se rattache à l'économie-monde dans des conditions de dépendance. Le jeu est alors celui d'une inclusion systémique, de rattachement global dans l'économie qui s'appuie à son tour sur des inclusions et des exclusions locales qui lui sont fonctionnelles. L'ouverture relative des exigences de l'entreprise capitaliste du « trafic de drogues » est en contraste aigu avec les conditions de clôture structurelle de la société, figées depuis le temps de la Colonie espagnole.

Dans le cinquième chapitre, nous nous penchons sur l'analyse du deuxième pôle de la production du « trafic de drogues », le pôle systémique. Débutant par le développement de la société moderne en deux niveaux, nous reprenons l'idée de complexité orientant le départ de notre argumentation, mais cette fois nous envisageons les questionnements selon l'optique de la théorie des systèmes. Nous nous penchons ensuite sur des aspects forts de la théorie des systèmes, dans le but de comprendre les particularités propres à la production systémique, et nous abordons les notions de base de la théorie des systèmes sociaux, suivies par les types de systèmes : systèmes d'interaction, systèmes d'organisation et systèmes sociaux. Nous clarifions le rapport entre les systèmes et État national, pour ensuite délimiter l'occurrence d'opérations systémiques et thématiques au sein des systèmes sociaux. Nous soulignons les opérations

systémiques dans les circuits économiques, politiques et juridiques entourant la production des définitions et des pratiques de gestion du « trafic de drogues ».

Le chapitre de conclusion rassemble et reprend les résultats des analyses des chapitres précédents. Nous séparons les conclusions sur deux fronts distincts. D'abord, nous récapitulons la problématique substantielle du « trafic de drogues », pour déterminer les conditions de son occurrence en connexion avec la société moderne et capitaliste. Le « trafic de drogues » est alors compris comme un paradoxe informationnel, issu des rapports s'opérant sur deux plans concomitants. D'abord, sur un premier plan, la rencontre entre la subjectivité et la production systémique, ensuite, le plan de la production et les rapports entretenus par les systèmes sociaux majeurs, l'économique, le juridique, le politique.

Le trafic constitue un paradoxe, parce que les conditions qui lui donnent naissance sont continuellement relancées sous la forme de la prohibition, et des impératifs fonctionnels de construction de la subjectivité participent à son essor. Le paradoxe est sans cesse renouvelé et actualisé par les productions des systèmes sociaux, et prend forme sur la chair et le vécu des systèmes psychiques. Le paradoxe ne suppose pas une contradiction débouchant dans une crise ou l'essor d'un nouvel ordre. Il n'est pas compris selon la logique d'une dialectique. Au contraire, cet état paradoxal ne l'est que selon une perspective linéaire : il constitue une boucle, un mouvement en spirale comportant les mêmes attributs que le capitalisme à la base de sa genèse. Le paradoxe est relancé, les conditions de son occurrence sont amplifiées et redéfinies quotidiennement. Au fur et à mesure de son déploiement, le « trafic de drogues » génère des émissions supplémentaires d'information et de productions s'ajoutant à la complexité ambiante. Ces émissions constituent autant de nouvelles opportunités pour l'essor de nouveaux systèmes et organisations, qui à leur tour, se succèdent dans la charge de la gestion des effets du phénomène, et qui renforcent la fonctionnalité du paradoxe.

Au cours de ce travail, nous aurons fait face aux deux problèmes. Le premier ensemble, celui du besoin d'un changement épistémologique, est touché à plusieurs reprises. Nous soutenons totalement le besoin d'un changement radical de perspective, changement dans lequel la philosophie peut et doit répondre au défi soulevé par les nouveaux développements dans le savoir scientifique, sous peine d'obsolescence.

Par rapport au deuxième ensemble, et en particulier en ce qui concerne le risque de réification des systèmes, nous mettons en avant le fait que cette réification ne dépend pas de la théorie. Elle est réelle, et s'origine dans les conditions matérielles du développement d'une société spécifique : la société moderne et capitaliste, dans un processus contingent ayant un début et un développement actuel.

Cette réification se produit en outre, par les médiations et l'instauration d'ordres partiels, par les besoins de codification d'une information sociétale croissante, par les caractéristiques d'un rapport toujours plus éloigné entre les hommes et ses appareils, par l'utilisation en amont et en aval de la technique, par l'extension du marché comme lieu d'organisation de la vie sociale.

Au contraire, l'utilisation de la théorie de systèmes permet de retracer le parcours entre l'homme et les systèmes, et une fois la scission instaurée, elle permet de comprendre chacun des mécanismes de clôture systémique par rapport aux hommes.

En dernier ressort, par rapport au problème de la naturalisation des systèmes, nous croyons qu'il s'agit d'un problème issu de l'utilisation en bloc de l'ancien paradigme interprétatif du monde et de la réalité, exactement celui dont nous croyons qu'il doit laisser la place à une perspective holistique qui considère de façon égalitaire, les différents ensembles humains sur la planète terre. Alors, l'utilisation que nous avons faite au cours de notre argument du contraste entre les sociétés traditionnelles et la société moderne prend son importance. Elle est la preuve que la naturalisation ne constitue pas un impératif allant de soi, mais qu'elle est simplement le résultat d'un choix particulier de gestion de la complexité, qui met l'accent sur les contenus sémantiques et culturels d'une petite portion de

l'humanité : celle qui vit dans les conditions de la société capitaliste et moderne. Toute tentative d'étendre ses ambitions vers de réalités autres s'encadre dans la prétention de construire une seule et unique histoire universelle.

Nous concluons le travail par le constat de la complémentarité des théories systémique et marxiste pour la compréhension des mouvances contemporaines. Les deux, une fois surmontées les craintes réciproques, présentent de perspectives complémentaires permettant de cerner autant le particulier, présent dans les aspects du local et des opérations systémiques, que le général, présent dans le grand courant de la globalisation. Notre analyse se conclut en reconnaissant sa double dette, et en proposant l'ouverture de champs d'analyse concernant les rapports entre les systèmes et les hommes, dans le centre et dans la périphérie.

CHAPITRE I

DEUX MODÈLES POUR LA GESTION DE LA COMPLEXITÉ

La naturaleza ha concedido una posición especial al hombre, o dicho de otra manera, en el hombre ha intentado una dirección de la evolución no existente antes, no probada todavía, un nuevo principio de organización. Es propio de ese principio que el hombre encuentre ante sí, en su mera existencia, una tarea, que su existencia se transforme en su propia tarea y actividad. Dicho de una manera muy simple, para él es ya una realización considerable el hecho de vivir aún el próximo año, y para lograrlo ha de emplear todas sus capacidades³.

Nous débûterons par un constat élémentaire : celui de la fragilité, comprise en tant que fond commun des hommes, constituant un patrimoine partagé par tous, sans égard aux

³ « La nature a octroyé à l'homme une position particulière. En d'autres termes, c'est chez lui qu'elle a mis à l'épreuve une direction inédite de l'évolution, un principe nouveau de l'organisation. Il est inhérent à ce principe que l'homme fait face, par le simple fait de son existence, à une épreuve, que son existence se transforme en l'accomplissement quotidien d'une besogne et d'une activité. En termes très simples, chez l'homme il est déjà un accomplissement considérable que de vivre jusqu'à l'an prochain, et pour ce faire, il doit s'investir a fond, utilisant toutes ses capacités ». Ma traduction. Arnold Gehlen, *El Hombre Su naturaleza y su lugar en el mundo, Der Mensch*, traduction vers l'espagnol de Fernando Carlos Bebia, Edic. Sígueme, Salamanca, 1987, p. 18. Nous reprenons Gehlen dans sa perception de la fragilité et de l'ouverture inhérentes à l'expérience humaine. Nous ne sommes pas en mesure d'entrer dans la discussion de la place occupée par l'humain dans une hiérarchie naturelle. Mais nous souscrivons pleinement à la perspective des agissements humains dans leur extrême fragilité, et leur tentative d'établir un principe d'organisation face à un environnement pour lequel l'homme n'est pas biologiquement adapté.

conditions particulières de chacun. Cette fragilité s'exprime sur plusieurs registres. D'abord, à la naissance, le nourrisson humain se montre incapable de survivre sans protection extérieure.

Morfológicamente, el hombre, en contraposición a los mamíferos superiores, está determinado por la carencia que en cada caso hay que explicar en su sentido biológico exacto como no-adaptación, como no-especialización, primitivismo, es decir : no evolucionado, esencialmente negativo. Falta el revestimiento de pelo y por lo tanto la protección natural contra la intemperie ; faltan los órganos naturales de ataque pero también una formación corporal apropiada para la huida [...] tiene una carencia mortalmente peligrosa para su vida, de auténticos instintos y durante toda su época de lactancia y niñez está sometido a una necesidad de protección incomparablemente prolongada⁴.

La condition humaine supposerait ainsi des traits désavantageux par rapport aux animaux. Mais en surplus, l'homme fait face aussi aux difficultés communes aux êtres vivants, telles que la maladie, la mort, l'incapacité d'anticiper le futur⁵. Malgré cette apparente homogénéité des hommes, nous constatons l'énorme diversité des formes prises par les collectivités humaines. Notre postulat de départ affirme que ces formes différentes peuvent être interprétées sous l'angle de la gestion de la complexité. Les différentes formes assumées par les collectivités humaines se présenteraient ainsi comme des offres

⁴ « En termes morphologiques l'homme se présente en contraste aigu avec les autres mammifères supérieurs. Il est déterminé par la carence, qu'il faut expliquer à chaque reprise dans son sens biologique exact comme non-adaptation, non-spécialisation, primitivisme. C'est à dire comme un être non évolué, un être essentiellement négatif. Il lui manque la fourrure et avec elle, la protection naturelle contre les intempéries; il lui manquent des organes naturels pour l'agression, et il lui manque aussi une formation corporelle appropriée pour la fuite [...] il fait preuve de la carence – mortellement dangereuse pour sa vie – d'un manque d'instincts authentiques et tout au long de son temps comme nourrisson et pendant l'enfance il a un besoin de protection incomparablement prolongé. » Ma traduction Gehlen, *El Hombre*, p. 37.

⁵ L'homme peut imaginer des futurs possibles à partir de son vécu actuel, mais il partage avec les autres êtres vivants l'impossibilité de connaître le cours des événements à venir.

alternatives pour la gestion de la complexité éprouvée par les hommes, et elles institueraient ainsi différentes conformations pour contrer l'incertitude et le désarroi propres à la vie humaine.

Nous renonçons alors d'emblée à la possibilité de ranger sur une même ligne imaginaire, le développement des rassemblements humains. Il ne s'agit donc pas d'essayer d'encadrer le développement humain selon un niveau hypothétique de développement. Pour ce faire, il faudrait d'abord se trouver en mesure de définir de façon fixe et tranchante la primauté d'une notion entourant le point d'arrivée. Or, à l'heure actuelle, les critères pour une telle définition sont multiples, et souvent divergents. Ainsi, par exemple, nous constatons l'existence d'une conscience collectivement partagée autour de l'idée de la supériorité des hommes par rapport aux autres êtres vivants, elle coexiste avec cette autre idée collectivement partagée, des risques écologiques issus du devenir actuel des collectivités humaines, risques applicables aux hommes et aussi à l'ensemble des êtres vivants.

Nous ne trouvons pas à l'heure actuelle de réponses définitives. Il nous suffit, pour les fins de notre recherche, de recenser la coexistence des modalités distinctes de présence et d'action humaines, que nous présenterons ici sous la perspective de la gestion de la complexité. Ce premier thème nous permettra d'introduire ultérieurement, l'imbrication réciproque de chacun de ces modes distincts de gestion de la complexité avec la respective utilisation de substances psychoactives, dans le but final d'esquisser les circonstances pour l'essor du « trafic de drogues ».

1.1. L'expérience humaine face à la complexité.

Les éléments réducteurs et instaurateurs d'ordre.

Le monde qui nous entoure, est-il vaste ou réduit ? Dans l'être vivant, les sens sont ouverts au monde, ouverts d'une manière qui transcende la simple contemplation. La nécessité de survivance limite et élargit à la fois notre capacité de perception.

Gehlen, suivant Herder, soutient la capacité unique du genre humain à percevoir les stimuli présents dans le monde, d'une façon qui serait ouverte, dans laquelle tout se présenterait à la perception humaine en l'absence de catégorisations. Si l'homme se place en condition de vivre dans différents environnements, à chaque occasion il doit filtrer les stimuli, les catégoriser, les organiser et dans certains cas, les refouler.

Nous percevons ce qui de façon consciente ou inconsciente affecte notre vie. Du monde infini qui nous entoure, nous percevons seulement ce qui intéresse les fins et les moyens de notre permanence dans le singulier état de vie. Le maintien de la vie exige ainsi au quotidien une focalisation des sens autour des impératifs de subsistance, de renoncer à prendre en compte des aspects de la réalité relativement insignifiants face à l'impératif de vie. La particularité, toutefois, réside en ce qu'il n'est pas possible de définir de suite et pour toujours un état de choses nécessaire au maintien de la vie humaine, un entraînement fixe permettant de bien vivre dans le monde, et, corrélativement, un état de la perception fixant les aspects de la réalité qui méritent une appréhension et négligeant d'autres aspects (Gehlen, 1974). Car peut-être le seul trait déterminable de la vie humaine est-il sa plasticité, son ouverture extrême à travers les époques et les cultures, dans la forme d'une interminable série de variations sur un thème unique. Le monde de l'homme est ample ou restreint à la mesure des conditions de son enracinement dans une réalité sociale, une géographie déterminée, une conception particulière du temps et de sa vitesse. Le *lebenswelt* s'impose comme une borne de référence devant laquelle l'être humain détermine les limites et les attentes de sa perception du monde. Le *lebenswelt* circonscrit autour de l'incertitude de l'homme les conditions pour produire la confiance ou la méfiance, selon l'histoire particulière de l'enclave humaine. Le *lebenswelt* produit les bases pour gérer d'une façon particulière la complexité de l'expérience humaine de vivre dans le monde.

Mais quelle est la complexité ? La vie pourrait paraître relativement simple : nous naissons, nous grandissons dans un milieu, entourés d'une culture, en développant notre perception selon les paramètres de nos semblables proches, nous nous

appliquons à trouver un mode de vie qui nous permette ce que, selon notre entourage et notre propre perception, nous considérons comme une bonne vie, éventuellement nous nous reproduisons, nous vieillissons, nous mourons (Searle, 1995)⁶. Et pourtant chacun de ces actes normaux de l'existence suppose la simplification de la complexité du monde qui nous entoure, une différenciation initiale par rapport à notre monde, la proclamation d'une définition propre et séparée des mondes de la famille, du travail, des cercles d'amis, et la réduction d'une infinité de possibilités à une sélection finie, jusqu'à aboutir à un ensemble de voies d'action qui convertissent les futurs possibles en notre réalité, et ainsi jusqu'à la mort.

À chaque étape nous rencontrons la complexité, et nos organismes la limitent en fonction de l'optique, et la sélection qu'ils opèrent s'effectue de façon si automatique que, à moins qu'on ne fasse l'effort, elle reste hors de la conscience. À un niveau biologique, nos organismes sensoriels accomplissent leur œuvre automatiquement et silencieusement, permettent de nous situer dans l'espace, nous facilitent le mouvement, la vision, les manœuvres les plus simples constitutives d'autonomie. Mieux encore, au-delà du biologique, nos systèmes de perception filtrent silencieusement tout ce qui, à partir d'une confrontation avec l'expérience vécue et le *lebenswelt*, apparaît comme nécessaire. Sur le plan biologique, nous ne prenons conscience de cet énorme travail silencieux que lorsque la maladie restreint ou endommage l'un de nos systèmes : alors, victimes de notre précarité, nous nous voyons confrontés à l'écrasante complexité du monde.

Pour nous, humains, la complexité est toujours là, au dehors, précieusement contenue par le travail discret de nos filtres de perception, par la merveille de nos sens. Il en est de même au niveau social où, en plus des multiples décisions et rencontres

⁶ Searle fait référence au poids des sens et des significations dont nous faisons l'expérience quotidienne sans en avoir pleine conscience. Des activités d'extrême simplicité sont faites ainsi avec un énorme contenu de significations qui les soutiennent, et qui font que la vie est simplifiée et que la complexité est masquée sous le quotidien. John Searle, *The construction of Social Reality*. The Free Press, Simon and Schuster, New York, 1971.